

Numéro 12, juin 1980

AVANT DE SE DIRE... "BONNES VACANCES!"

Si on se fie à la compréhension la plus courante des Ecritures, le caractère harassant du travail apparaît comme une sorte de conséquence de la faute originelle. De là à déduire que les femmes devaient hypothéquer jusqu'à leurs vacances en signe d'expiation, il n'y avait qu'un pas que des siècles de christianisme n'ont pas hésité à cautionner et à défendre. Question de garder en mémoire qu'il s'agissait bien de LA FAUTE A EVE quoi!

Qui dit vacances, dit droit à des repos périodiques à l'intérieur d'un processus de travail. Quand à l'usine ou ailleurs, l'administration, le patron accordent des vacances à leurs employés, la production ralentit ou même s'interrompt totalement pour un temps donné. On s'évade du quotidien, de la routine; on va refaire le plein physiquement et psychologiquement; on se permet d'oublier un moment les tracas quotidiens. Mais alors, à qui appartient ce genre de vacances?

Aucun homme sans doute ne s'emballerait à l'idée de consacrer ses vacances à terminer le grand ménage, combler les retards de rapiéçage des vêtements, mijoter les plats quotidiens ou les réserves de confitures. La publicité convie plutôt à rêver pêche, golf et voile ou... plus mo-

destement, lecture, apports télévisés et tondeuse motorisée. On s'insurgerait volontiers contre un patron qui refuserait d'accorder des vacances à ses employés sous prétexte qu'ils ne font que la cuisine, le ménage ou l'éducation des enfants. Que de millions de femmes exercent ces trois métiers à la fois, 24 heures par jour et 7 jours par semaine sans avoir droit au moindre répit, ne suscite guère de remous.

Doit-on conclure pour autant que les femmes manquent d'imagination pour organiser leurs vacances? Ou pire encore, qu'elles ont une si mauvaise gestion de leur temps qu'elles n'arrivent pas à s'accorder de loisirs? Ou que des tâches familiales et d'entretien ménager sont en quelque sorte de perpétuelles vacances? On connaît bien les discours du genre: "y'a rien là, elles n'ont que des boutons à presser!" Alors, à quoi ça rime des vacances pour les femmes?

Pour une grande majorité encore, la plupart des femmes au foyer à plein temps, des vacances ça n'existe tout simplement pas. Aussi rêvent-elles d'un "repos bien mérité" à l'âge de la retraite! Pour un nombre grandissant, souvent des femmes au travail ou aux études, s'accorder des vacances consiste à transporter dans un autre environnement leurs préoccupations quotidiennes. Ce qui veut dire faire semblant de lire calmement tout en gardant un oeil attentif aux enfants, en imaginant le menu le plus agréable pour tous au prochain repas, en cherchant de quelle façon elle pourra reprendre le "temps - perdu - en vacances" afin que rien ne cloche dans la reprise du train-train quotidien de la famille au retour. Et il se trouve encore des maris étonnés qu'un tel projet n'emballe pas au plus haut point une mère qui a pourtant un si grand besoin de vacances! Enfin, pour une minorité de femmes, la plupart du temps célibataires, et sans enfants, les vacances sont théoriquement possibles.

En somme, ou bien les femmes se contentent de rêver de vacances, et des vacances éternelles s'il le faut, ou bien elles doivent s'aligner sur le rythme, le goût et les disponibilités de ceux avec qui elles partagent leur vie

et surtout de celui qui "gagne" le pain quotidien. Voilà donc où se situe l'essentiel du problème: le droit aux vacances appartient à ceux dont le travail a une valeur reconnue.

Aussi longtemps que les tâches familiales ne seront pas perçues et admises comme une contribution au développement et à l'économie de la société, on pourra continuer de vanter paisiblement le courage et surtout... la "gratuité" du travail féminin. On se croira justifié aussi de déplorer l'effritement de ces mêmes magnifiques vertus avec l'accession des femmes au travail rémunéré. Et pourquoi songerait-on à réaménager les rôles traditionnels? Avec un minimum d'astuce, on pourra même inciter les femmes à applaudir à leur propre asservissement. Le récent mouvement des "Yvette" nous en a donné la triste illustration. Fières, et pour les meilleures raisons du monde, de leur contribution à la construction d'une nation, ces femmes ont endossé, dans un même mouvement, un fardeau qu'aucun homme n'a d'intérêt spontané à vouloir partager avec elles. Elles se sont si bien acquittées de ces tâches depuis toujours! Pourquoi voudraient-elles soudain se reposer?

Consciente de l'émoi que pourrait causer, en une seule journée, un "mouvement général des femmes en vacances", je me contenterai de souhaiter à toutes une agréable saison estivale!

Sherbrooke

Michèle Lavoie

Bienvenue à Marie-Odile Métral qui séjournera au pays du 5 au 15 septembre. Auteur de: Le mariage. Les hésitations de l'Occident (Aubier-Montaigne, 1977) et La famille. Les illusions de l'unité (Editions ouvrières, 1979). Elle donnera des conférences publiques à Rimouski, Québec, Montréal et Ottawa.

de Marie - Madeleine ...

Je vous reviens de l'infiniment loin dans le temps et l'espace pour vous révéler ma peine d'avoir été passée sous silence dans l'histoire de mon amour...

Les hommes d'Eglise ont mis beaucoup d'emphase sur la relation que Jésus a eue avec Marie, sa mère, et s'ils ont beaucoup valorisé cette relation, c'est qu'elle ne pouvait être sexuée!

Jésus et Marie ont été tous deux, a-sexués, dé-sexués pour justifier, motiver, sous-tendre le mépris et souvent la haine que les philosophes et les Pères de l'Eglise entretenaient face au corps, cette partie de leur être qui pèse sur le sol et qui, par là, se trouve indigne, comme si l'esprit pouvait s'élever seul sans d'abord habiter un corps, comme si corps et esprit étaient deux entités détachées-détachables, comme si l'être humain n'était pas tout à la fois corps et esprit.

Les Ecritures et la Tradition ne disant mot de la vie de Jésus, être sexué, moi-femme, je n'apparais que dans sa suite, on ne dit rien de nous, rien de notre histoire d'amour, d'ailleurs qui d'autre aurait pu l'écrire que lui ou moi? Mais lui, il n'a pas écrit et mon texte à moi n'a pas été retenu: j'étais femme!

Me voici aujourd'hui: je veux rendre justice à mon histoire d'amour, lui rendre son historicité.

La première fois, j'étais dans une foule, un homme parlait de blé, de semence, de pain et d'eau vive, j'écoutais, je buvais les paroles de cet homme nouveau, comme je l'aimais déjà. Son regard s'est posé sur moi, m'a enveloppée et j'ai souri... Il a parlé longtemps, puis il s'est retiré et j'étais là aussi: nous nous sommes parlé, compris, aimés...

Comme il était bon, chaque fois, d'être avec lui, de l'aimer et de me sentir aimée; comme il était bon d'être ensemble, de regarder le jour sortir de son lit, de sentir la Création si belle tout autour de nous, d'écouter ensemble le même silence, d'être là à ses côtés, de sentir le contact qu'il avait avec son propre corps, le respect qu'il avait de lui-même et en l'Autre. Comme je l'aimais, comme il m'aimait aussi...

Bien sûr, il n'y a pas eu que nos beaux jours, les temps plus graves sont venus aussi: j'avais mal d'un mal étrange, je sentais mon amour couler, j'avais peur et lui aussi, comme nous étions proches!

En ces jours-là, il fut arrêté, jugé, condamné et je ne pouvais rien; je les ai vus le charger de ce bois, je l'ai vu, lui, marcher écrasé sous le poids de tant de haine et même mon amour était impuissant à diminuer sa peine... Je les ai vus le crucifier, l'insulter, l'injurier et leurs rires grotesques blessaient jusqu'à l'âme... Je l'ai vu avoir soif et demander à boire, et j'ai frémi de sentir le vinaigre dans sa bouche asséchée et j'ai pleuré d'entendre leurs rires; puis, il a abandonné la lutte et je suis morte avec lui, en même temps que lui...

Il pleuvait, le ciel était sombre et pesant, déchiré par des éclairs et moi, j'étais là, un peu à l'écart, je voulais rester là tant qu'il y serait encore, je ne voulais pas le quitter, pas maintenant... puis j'ai vu un homme s'approcher, enlever Jésus de la croix et, j'ai rêvé d'être celui-là pour accueillir moi-même, dans mes bras, son corps encore tiède, l'envelopper d'un linceul, le déposer au tombeau et caresser ses cheveux, une dernière fois...

Après que l'homme eut roulé la pierre, je suis partie doucement; comme à regret, j'ai marché jusqu'où nous dormions quelques fois et là, j'ai compris, j'ai su qu'il n'était pas mort, pas vraiment... je suis retournée au tombeau: la pierre avait bougé, Jésus n'y était plus, je le savais!

J'ai levé les yeux et dans l'homme extra-ordinaire qui venait vers moi, j'ai reconnu Jésus-Ressuscité...

Sherbrooke

En toute féminitude,

Marie-Madeleine

RELATION A MON CORPS ET FEMINISME

Ma première démarche pour me rapprocher de mon corps s'est faite à travers l'alimentation: un jour, j'ai appris qu'ongles cassants et cheveux qui tombent étaient une façon pour mon corps de me dire que je ne le respectais pas, il n'avait pas les vitamines et minéraux essentiels pour être en santé.

J'ai appris à mieux me nourrir et j'ai prêté attention à mon corps: il était sensible à mon inconscience. Il n'y avait pas d'un côté, un corps qu'on peut négliger et de l'autre, un esprit qu'on doit cultiver, j'étais "une" et tout se tenait.

J'ai aussi compris que le stress tout en étant indispensable comme stimulant, pouvait aussi être écrasant si trop long et/ou trop intense; j'ai appris que mains froides, crampes abdominales ou mal de dos étaient aussi des messages de mon organisme quant à mon non-respect de ses besoins.

Du point de vue affectif, j'ai appris à l'intérieur de thérapies que la première étape dépendait entièrement de moi: m'accepter, m'aimer, aimer même mes faiblesses...

Et sur ma route, vers l'amour de moi, j'ai rencontré Jésus-Christ et j'ai cheminé à ses côtés, n'avait-il pas dit "Aime ton prochain comme toi-même"? N'avait-il pas lui-même beaucoup d'estime pour ce qu'il était, n'a-t-il pas été proche de son corps et de ses émotions, ne s'est-il pas permis de les vivre?

En parallèle à cette re-découverte de mon corps, s'est greffée une certaine expérience de féminisme: j'ai lu des livres qui me faisaient prendre conscience de ma valeur comme femme (à laquelle jusque là, je n'avais pas vraiment songé).

Je me suis aussi réconciliée avec les femmes quand j'ai senti combien l'idéal de mère et d'épouse parfaite/s'était lourd à porter: n'ayant rien négligé pour leur bonheur à eux, j'avais complètement oublié le mien, je m'étais effacée et j'avais nié mon droit à une existence pour moi en dehors d'eux.

Puis, il s'est passé quelque chose d'extra-ordinaire, j'ai retrouvé dans les yeux de quelqu'un le goût à la poésie, au bonheur et à la vie; je me suis reconnectée à ce besoin d'espace vital, j'ai refait de la place à mon vécu, mais je ne suis pas arrivée à le faire à l'intérieur du noyau familial: je suis donc seule maintenant et je veux recommencer ma vie...

Quand je rencontre une femme, quelle que soit sa situation, j'ai le goût de lui dire ma solidarité: je suis femme avec elle.

Sherbrooke

Marie-K Perreault

DU SEXISME DES FEMMES...

Est-il possible d'être femme et plus sexiste que les hommes? La question n'est pas si mal posée..., du moins si on en juge par l'étude révélatrice qu'a menée Lise Dunnigan sur les stéréotypes masculins et féminins dans les manuels scolaires au Québec.* Cette étude finit par ne pas exclure que certaines femmes "soient encore

plus sexistes que les hommes". Elle souligne que certains auteurs féminins insistent davantage sur le rôle de la femme comme "cuisinière", comme "mère", bref comme "reine du foyer"! Comment expliquer cela? Je voudrais tenter d'apporter quelques pistes susceptibles de nous aider à comprendre le comportement de ces femmes, à percevoir ce qui les amène à propager des images perçues comme discriminatoires par des observateurs tant masculins que féminins. Nous ferons donc un peu de psychologie...

A mon avis, il faut chercher la première explication dans la crainte du changement, qui n'est que le revers d'une recherche de sécurité. Il est très connu en effet que le changement soulève avec lui toutes sortes de difficultés, qui sont autant de menaces à la sécurité. Ce qui est existant, connu, familier, reconnu, accepté, est plus sécurisant que l'inconnu, l'étrange, le nouveau, le non-accrédité... Chacun a ses expériences à cet égard: qu'on songe, par exemple à l'hésitation qu'on a à fournir les premiers spécimens d'une nouvelle mode vestimentaire, etc. ; on préfère sacrifier ses goûts, voire même son confort, pour que son apparence ne "jure" pas devant la galerie!

Ainsi ces auteurs, femmes sexistes, ne s'empressent pas d'abandonner des modèles qui représentent la sécurité générale des femmes, et peut-être même leur propre sécurité: ces modèles ont l'avantage de déterminer clairement, précisément, leur rôle et leur fonction dans l'ensemble de l'organisation sociale (religieuse, familiale, commerciale, etc.). Il n'y a donc plus à s'angoisser de savoir comment je vais organiser ma vie, quel rôle je dois jouer, quelle profession j'exercerai, etc. Du même coup se trouve réglé le problème de savoir comment je suis intégralement femme: les mêmes modèles suggèrent la réponse, et l'imposent, allant même jusqu'à confier aux hommes le soin de les réviser. C'est toute cette influence qu'exerce la sécurisation des modèles sociaux, tels qu'ils se reflètent dans les illustrations de nos manuels scolaires.

De penser que la "simple" peur du changement soit à l'origine d'attitudes sexistes n'est pas de nature à rassurer qui que ce soit. Il s'ensuit en effet que le sexisme n'est pas l'aboutissement d'une réflexion profonde; que ces perceptions du rôle de la femme ne tiennent pas tant d'une philosophie bien pensée, d'une théologie bien méditée, d'une morale bien engagée, mais plutôt d'une méprisable peur du changement, d'une recherche peu courageuse de la sécurité... Il est plutôt désolant de penser que ce qui est pensé n'est pas le fruit de la pensée!

Cependant l'insécurité n'est pas la seule explication possible. On peut aussi ajouter la crainte de l'intimidation dont sont spécialement victimes les femmes qui ont des tendances féministes. C'est à elles que s'appliquent maintenant un autre répertoire de stéréotypes qui les qualifient de "braillardes", de "chialeuses", de "plaignardes", d'"activistes", de "fêlées", de "sautées", etc. Ces étiquettes, violemment haineuses, ne sont pas sans produire l'effet qu'elles recherchent, c'est-à-dire d'intimider carrément les femmes qui, d'autre part, ont assez de maturité pour souhaiter la promotion de leur condition, mais qui ne sont pas prêtes à livrer des guerres qui les affublent de qualificatifs aussi méprisants et cruels. En tout cas, plusieurs fuiront pour ce motif les responsabilités de tout organisme féministe.

Reste encore le cas de celles qui gagnent leur pain dans des métiers sexistes: on ne peut quand même pas s'attendre à ce qu'elles mordent la main qui les nourrit. Et si les manuels qui se vendent sont sexistes, c'est ceux-là qu'on écrira, tout comme d'autres femmes n'abandonneront pas leur lucrative "carrière" de strip-teaseuse, ou de vedette sexée, ou de poupée publicitaire, etc. Le bénéfice direct du revenu monétaire laisse peu de place à la réflexion sur la promotion des métiers féminins qui sont une exploitation sexiste: il n'est guère plus réjouissant de songer aux facteurs d'entraînement que représente cette si-

tuation car il y a des milliers de petites québécoises qui rêvent déjà de la gloire et de la fortune que promettent les arts du spectacle, la publicité, etc., aux femmes qui acceptent de vendre leur sexe comme un objet.

Voilà donc quelques-uns des facteurs qui peuvent expliquer, parmi beaucoup d'autres sans doute, que certaines femmes soient plus sexistes que les hommes. Il ne s'agissait d'ailleurs pas de faire un inventaire complet, mais de susciter, une fois de plus, une prise de conscience, qui est, comme on dit souvent, la moitié de la solution d'un problème. On ne sait jamais: à force de répéter et d'illustrer, il pourrait bien se produire des changements qui délogent, au moins chez les femmes, un sexisme outrageant!

Sherbrooke

Denise Cloutier

* DUNNIGAN, Lisè, Analyse des stéréotypes masculins et féminins dans les manuels scolaires au Québec. Conseil du statut de la femme. 2^e ed. revue et corrigée. Editeur officiel du Québec, septembre 1976, 188 p.

CHRONIQUE DES LIVRES

Concilium
no 154

La "revue internationale de théologie" CONCILIUM vient de faire paraître un Cahier (avril 1980, no 154), intitulé "Les femmes dans une Eglise masculine". Alors que dans une parution antérieure (janvier 1976, no 111), la revue laissait la parole à des femmes seulement, le dernier numéro fait place à une collaboration d'hommes et de femmes. Cette perspective est avouée dans l'éditorial (écrit par deux hommes):

"Nous avons résisté à la tentation d'abord séduisante de ne faire écrire dans ce cahier que des femmes. La suppression de la suprématie masculine et la libération des femmes ne peuvent réussir dans la société et dans l'Eglise que si des femmes et des hommes apportent leurs expériences, sont prêts à apprendre et à se convertir, et redéfinissent leurs rôles". (p. 8).

Parmi ces diverses contributions j'en signalerai d'abord quelques-unes avant de présenter plus longuement deux des articles qui me sont apparus davantage pertinents et enrichissants. Il convient d'indiquer l'étude historique faite par une théologienne allemande Ida Raming sur le caractère masculin de l'Eglise (pp. 11-22) de même que la présentation faite par une religieuse américaine Nadine Foley du problème du célibat et de la sexualité dans l'Eglise des hommes. (pp. 37-52). Sont à remarquer aussi deux études bibliques, l'une sur la place des femmes dans l'Ancien Testament (pp. 87-95, écrite par une théologienne belge), et l'autre dans le Nouveau Testament (pp. 97-108, du théologien français René Laurentin).

Je retiens deux articles dont le contenu me semble pouvoir être utile au projet de notre Collectif: "Dieu est-il masculin?" de Rosemary Haughton (pp. 77-85) et "La théologie féministe. Bilan d'une période de transition" de Catharina Halkes (pp. 129-142). Dans le premier, l'auteur part du postulat "qu'en tout être humain, il y a un élément féminin". (p. 78). Dans les sociétés patriarcales où le caractère masculin dominait sous la forme consciente, l'élément féminin était relégué au domaine du mystérieux et de l'inconscient. Naturellement la religion en était marquée. Cependant, selon R. Haughton, la religion hébraïque tout en ayant une idée masculine de Dieu a secrété, particulièrement à travers la Sagesse et certains livres prophétiques, "une description" féminine du divin" (p. 80) qui consiste à parler de la nature et de l'activité

de Dieu comme puissance agissant dans la Création, à l'intérieur de l'histoire, incarnée dans les réalités terrestres. Selon cet auteur, Jésus de Nazareth, être humain masculin, a su rendre conscient la partie féminine de son être, d'où son attitude positive vis-à-vis des femmes concrètes. Mais ceux qui le suivirent et parlèrent en son nom, n'avaient pas accédé à cet équilibre. Ce sont aujourd'hui "les mouvements de femmes" qui prennent la relève de cette féminisation de Dieu. Et pour l'auteur, le phénomène des "communautés de base" manifeste, dans l'Eglise, dans la ligne de la Sagesse, la présence "féminine", c'est-à-dire incarnée, de l'action de Dieu.

Et cela non pour "passer d'un type masculin à un type féminin de présence ecclésiastique", mais essayer de "marier" le masculin et le féminin dans une Eglise qui vive de l'intérieur vers l'extérieur" de façon à témoigner que "Dieu n'est ni masculin ni féminin; Dieu est amour."
(p. 85)

Dans le second article, Catharina Halkes des Pays-Bas tente de décrire et d'analyser les différents discours de théologie féministe. La théologie féministe se présente en réaction à une théologie unilatéralement masculine, elle dépasse les théologies dites politique ou de la libération masculine, qui ont oublié les femmes, tout en cherchant à être elle aussi une théologie contextuelle, c.-à-d. à prendre en compte les contextes où vivent les femmes entre elles et leurs expériences très diversifiées. Une théologie féministe veut dire aussi que "des femmes deviennent le sujet d'une expérience de foi spécifique, d'une formulation de cette expérience, d'une réflexion sur celle-ci et donc d'une activité théologique". (p. 131) Mais cela suppose une prise de conscience de l'état de subordination et la volonté de définir sa propre émancipation. Selon C. Halkes, la théologie féministe la plus fidèle est une théologie critique de la libération (p. 132); par la libération des femmes croyantes, elle cherche à transformer les structures ecclésiales, à abolir la domination masculine, pour finalement travailler au salut et à la libération de tous. De

plus, l'auteur fait voir l'aspect méthodologique d'une telle théologie à savoir qu'elle est une réflexion enracinée dans l'action, et dans un type de pratique socialiste qui s'attaque à l'imbrication patriarcat-capitalisme. La théologie féministe se veut aussi une théologie de la totalité résultant de la tension des polarités pour "abolir toute dichotomie néfaste entre le corps et l'esprit, la terre et le ciel, la femme et l'homme, l'humain et Dieu, l'Orient et l'Occident, la nature et l'histoire..." (p. 134) Au niveau des objets sur lesquels porte la théologie féministe, l'auteur en présente certains des plus importants: Dieu, notion et image, christologie, pneumatologie et éthique. La théologie féministe parle d'un Dieu en Jésus-Christ et son incarnation continuée dans tous les opprimés. La théologie féministe remet en valeur l'agir de Dieu dans l'Esprit dans la ligne du ruah biblique. Enfin, sur le plan éthique, la théologie féministe dénonce la façon dont le sexe féminin a été réduit à être une chose, un objet, une propriété de façon à entraver toute relation réelle de réciprocité. Catharina Halkes soulève, finalement, le problème que représentent pour la théologie féministe la lecture et la réinterprétation de l'Ecriture: il lui faut à la fois aller chercher le message libérateur qui fasse accéder les femmes à la dignité de personnes et à la fois éviter de déposer dans l'Ecriture ce qu'on veut y trouver. L'auteur termine en souhaitant que les théologies féministes dialoguent entre elles et avec les autres théologies de la libération.

J'achèverai la présentation de ce Cahier en apportant deux réactions personnelles. La première, c'est de constater combien la rédaction de ce Cahier reflète la difficulté de travailler hommes et femmes ensemble dans une perspective féministe: l'éditorial fait par deux hommes et l'article sur l'éthique sexuelle rédigé par un homme, qui s'en étonne lui-même d'ailleurs (p. 23). Ceci dit, je crois tout de même qu'il faut viser à ce dialogue. Ma deuxième réaction porte sur l'article de R. Haughton, et plus précisément sur la conception du

"féminin" qui s'y trouve: penser le "féminin" en termes d'intérieur par rapport au masculin-extérieur n'apparaît-il pas donner trop d'importance aux caractères physiques des sexes? A moins de considérer que le sexe physique renvoie à l'être féminin comme la partie renvoie au tout. Je laisse cette question à nos réflexions-expériences.

Sherbrooke

Louise Melançon

POUR CONNAITRE LES FEMMES JUIVES

Si vous désirez mieux connaître les luttes et aspirations des femmes juives, voici quelques lectures en anglais:

- Elizabeth Koltun, ed., The Jewish Woman. New perspectives.
New York, Schocken Books, 1976.
- Deux revues:
Sh'ma, Box 567, Port Washington, L.i. 11050, U.S.A.
Lilith, Room 1328, 250 W. 57th Street, New York,
N.Y. 10019. (\$8.00 pour 4 numéros)
- Une bibliographie:
On The Jewish Woman. Bibliography compiled by Aviva Cantor. Vous la recevrez en envoyant \$3.00 à Biblio Press, P.O. Box 22, Fresh Meadows, N.Y. 11365.

COLLOQUE SUR LA PLACE DE LA FEMME DANS L'EGLISE

Le 22 mai avait lieu à Québec pour la première fois, un colloque sur la place de la femme dans l'Eglise. Ce colloque organisé par le C.E.P. (Chrétiens pour une Eglise Populaire) a attiré plus d'une centaine de participantes(ts).

Monique Dumais a ouvert la journée par un exposé qui mettait en évidence le problème de la place de la femme dans l'Eglise: même si les femmes sont actives et compétentes, elles sont reléguées à des services de seconde zone. Le blocage dans l'Eglise se cristallise autour du fait que la sacramentalité est liée au pouvoir et le pouvoir lié au sexe mâle. Le symbolisme attribué au "mâle" court-circuite toute réflexion logique et empêche la voix des femmes d'être écoutée dans l'Eglise.

Les participantes(ts) se sont ensuite séparées(és) dans cinq ateliers: (1) Le vécu des femmes dans les paroisses; (2) les communautés de femmes religieuses; (3) le corps de la femme et l'Eglise; (4) l'attitude de Jésus face aux femmes; (5) la femme et le pouvoir dans l'Eglise.

Brièvement, voici quelques idées fortes qui sont ressorties (parmi tant d'autres) des ateliers.

(1) Atelier sur le vécu des femmes dans les paroisses. Plus de femmes qu'auparavant sont impliquées dans les paroisses, mais cette implication n'atteint jamais le niveau du "pouvoir". Il n'est pourtant pas souhaitable de reproduire les mêmes modèles de pouvoir pour les femmes que ceux existants pour les hommes. Dans un esprit dynamique et nouveau, il est nécessaire de créer des ministères neufs. Les femmes doivent publier et consolider toutes les formes de participations qu'elles ont dans les paroisses. Il est temps qu'elles accèdent aux niveaux de prises de décisions et aux responsabilités complètes dans l'Eglise.

(2) Atelier sur les communautés de femmes religieuses. La place des femmes dans les communautés religieuses est conditionnée par leur place dans la société; c'est la mise en retrait, que ce soit derrière un mari ou une communauté. Les religieuses relèvent-elles les défis de la société? S'impliquent-elles suffisamment? Une tâche urgente est d'être présente aux divers lieux de luttes dans la société. Les communautés gagneraient à quitter les milieux trop organisés et sécurisants pour se faire évangéliser par les pauvres en partageant leur vie.

(3) Atelier sur le corps de la femme et l'Eglise. Qu'est-ce qui fait problème pour la femme dans l'Eglise? Son corps. La femme est encore vue comme une menace, comme une occasion de péché (sexualité=péché!): la femme fait peur. Pour changer les mentalités, les femmes doivent être à l'écoute de leur corps; en apprenant à connaître leur corps, les femmes trouveront une nouvelle parole sur elles-mêmes et sur le monde. Les femmes ressentent un grand besoin de solidarité et de regroupements pour se conscientiser face à leur corps. Il faut repenser le rôle de la femme dans l'Eglise (trouver autre chose que vierge ou/et mère), en sachant que leur pouvoir peut être prophétique plutôt que dominateur.

(4) Atelier sur l'attitude de Jésus face aux femmes. Jésus avait une attitude "révolutionnaire" face aux femmes pour son époque. Jésus était (est) un Libérateur dépassant la Loi. Les femmes dans l'Eglise primitive étaient présentes et exerçaient des responsabilités. On doit toujours resituer dans le contexte de l'époque la place de la femme dans le discours évangélique, et voir que cette place ouvre des horizons larges pour les femmes d'aujourd'hui dans l'Eglise.

(5) Atelier sur la Femme et le Pouvoir dans l'Eglise. (Cet atelier est celui qui a attiré le plus de participantes(ts)). Quelle sorte de pouvoir les femmes désirent-elles?

les? Pour parler de pouvoir, on doit d'abord définir quelle sorte d'Eglise on veut mettre au monde. Une chose est certaine, les femmes ne veulent pas "le pouvoir pour le pouvoir". On veut plutôt un type de participation qui laisserait chacune et chacun s'affirmer et prendre la parole. Le pouvoir de l'Eglise devrait s'orienter vers le "service"; en théorie c'est ce qu'il devrait être. La question de l'ordination des femmes a été chaudement débattue. Les opinions semblaient converger vers une redéfinition du modèle actuel du prêtre.

La journée s'est terminée par un long et très intéressant exposé de Marie-Andrée Roy, de "l'Autre Parole", sur l'avenir des groupements de femmes et sur le type d'action à y promouvoir.

Québec

Anne Fortin



DU MYTHE DE LA DEESSE-MERE

AU CULTE DE LA VIERGE MARIE DANS L'EGLISE

Hv. Résumé des trois communications présentées par Flore Dupriez, Anita Caron et Marie-Andrée Roy, le 29 mai 1980, au Congrès de la Société Canadienne pour l'Etude de la Religion dans le cadre des Sociétés savantes réunies à l'Université du Québec à Montréal.

1 - De la déesse-mère à la Marie des Pères de l'Eglise.

La déesse-mère semble avoir été la première divinité conçue par l'esprit humain. C'était une divinité sans époux que l'on retrouve de l'Inde à la Méditerranée.

Les mythes de la Vierge-Marie sont liés tout à la fois à l'idée de mort et de résurrection de la terre nourricière. Marie, seconde Eve est considérée, dans le chris-

tianisme, comme la véritable mère des vivants. Elle leur a donné la vie spirituelle en mettant au monde, d'une manière virginale, le Christ qui nous fera participer à sa résurrection.

La virginité, quasiment inconnue dans l'Ancien Testament, fut proposée par le christianisme et d'exceptionnelle qu'elle était, elle va devenir un idéal fortement recommandé. Les Pères de l'Eglise vont être particulièrement éloquents dans leur glorification de la virginité. L'analyse de textes de Grégoire de Nysse, de Jean Chrysostome, d'Ambroise et d'Augustin permet d'élaborer des hypothèses sur l'origine des préventions des auteurs chrétiens envers la femme.

L'on y décèle, tout d'abord, des traces de vieux interdits sur l'impureté féminine si caractéristiques des cultures patriarcales. Les Pères n'ont-ils pas essayé d'exorciser leurs propres phantasmes? Dans la virginité, l'être féminin est idéalisé et ne peut plus être objet de désir. Cette méfiance envers le corps de la femme semblerait être un corollaire fréquent des religions monothéistes et androcentristes.

2- De la Marie des dévotions à la Marie des Pères Conciliaires

Le culte de la vierge Marie a atteint des sommets un peu partout dans l'Eglise catholique au cours des années 50. La dévotion et la ferveur populaires ont fait de Marie un des piliers de la foi et du culte catholiques. On peut émettre l'hypothèse qu'il y a dans cette dévotion populaire des indices permettant de croire que les fidèles catholiques ont eu tendance à faire de Marie une Mère-déesse et non seulement la Mère de Dieu, la Theotokos telle que proclamée au Concile d'Ephèse. Dans cette perspective on peut lire la constitution Lumen gentium de Vatican II comme une volonté manifeste des Pères du Concile de ramener le culte de la vierge Marie à des proportions plus modestes et surtout de le resituer en fonction de l'élément central du christianisme, le Christ Jésus. Tout en réaffirmant les fondements

théologiques de la dévotion mariale, la constitution Lumen Gentium laisse en définitive une place fort restreinte à celle qui fut pendant longtemps un des principaux sujets des écrits des théologiens. Ce rétrécissement de l'espace des écrits théologiques consacrés à Marie, semble fort bien symboliser le désir des Pères conciliaires de ramener le culte marial populaire à des dimensions plus acceptables pour une religion inscrite dans une culture patriarcale.

3- De la Marie des Pères Oblats de Marie Immaculée à la Marie de Denise Boucher

En 20 ans au Québec le discours sur Marie a changé de locuteur. D'une parole exclusivement masculine "ase-xuée" nous sommes passés à une parole féminine sexuée. De la Marie Vierge épouse et mère magnifiée plus particulièrement par les Pères Oblats de Marie-Immaculée au sanctuaire de Notre-Dame-du-Cap nous sommes arrivées à la Marie de Denise Boucher vociférant contre sa statue et réclamant la réappropriation de son corps sur la scène d'un théâtre montréalais.

La mise en parallèle du texte de Paul-Henri Barabé o.m.i., Marie Notre Mère, avec celui de Denise Boucher, Les Fées ont soif, permet de dégager clairement que les attributs ou fonctions de Marie glorifiés dans le texte d'un auteur, sont dénoncés dans le texte de l'autre auteur. Nous sommes face à deux visions antagonistes et conflictuelles qui condensent fort bien les deux extrêmes des discours sur Marie. On parvient ainsi à mesurer l'ampleur des distances qui séparent de tels discours.

La dévotion et le discours marial ont largement contribué à mettre de l'avant un modèle féminin régulateur des comportements. Celui de la Vierge-Mère. La pratique de libération des femmes doit donc inclure, entre autres lieux d'exorcisation, le religieux, pour démonter le discours marial, et rendre inopérant le modèle de Vierge Mère trop longtemps imposé aux femmes du Québec.

LA DOUBLE SIGNIFICATION DE LA NOTION
DE "SERVICE" DANS L'EGLISE

Résumé: d'une communication livrée par Monique Dumais au colloque sur les études de la femme, tenu à l'Institut Simone de Beauvoir de l'Université Concordia, le 2 juin 1980.

"Le but de tout service dans l'Eglise, qu'il s'agisse du service apostolique, pastoral, sacerdotal, épiscopal, est de maintenir ce lien dynamique du mystère de la Rédemption avec tout homme."

Jean-Paul II, Encyclique "Le Rédempteur de l'homme", 4 mars 1979.

"Sachez que vous occuperez toujours une place importante dans l'Eglise, dans sa mission de salut, dans son service de toute la communauté du Peuple de Dieu".

Jean-Paul II aux religieuses américaines, 7 octobre 1979.

Le mot "service" n'existe pas dans les dictionnaires théologiques, ni dans l'Encyclopédie de la Foi, ni dans l'index de Documents de Vatican II, il faut se référer au mot "ministère" pour découvrir la portée significative, juridique, politique de ce mot dans l'Eglise.

Dans la première phrase citée de Jean-Paul II, une très grande extension est donnée au mot "service", tandis que dans la seconde, elle est pratiquement très restreinte. Dans le premier cas, on inclut à la fois les ministères ordonnés et non ordonnés, tandis que dans le second on exclut les ministères ordonnés, puisque Paul VI et Jean-Paul II refusent l'accessibilité des femmes au sacerdoce ministériel.

Deux niveaux de langage existent dans l'Eglise, soit que l'on s'adresse aux hommes ou aux femmes; les mots n'ont plus la même portée. Pourquoi? Culte et pouvoir sont liés dans l'Eglise; les hommes peuvent accéder à toutes les fonctions du culte, particulièrement à celle de la présidence de la célébration eucharistique, sacrement frontière entre ministères ordonnés et non ordonnés, ils jouissent en même temps des pouvoirs de décision. Comme le pouvoir est traditionnellement mâle dans l'Eglise, on n'est pas prêt à "céder" toutes les fonctions cultuelles aux femmes qui font presque tout dans certaines paroisses, sauf administrer les sacrements. D'autre part, si on permettait la présidence eucharistique aux femmes, il faudrait leur donner des pouvoirs décisionnels, ce à quoi la mentalité patriarcale ne peut accéder.

Cette attitude de l'Eglise hiérarchique dénote également un double niveau de langage: un discours externe sur les libertés et droits des hommes (personnes), acceptant la lutte contre toute forme de discrimination, un discours interne dans l'Eglise très restrictif, cf. restrictions des droits d'expression des théologiens Pohier, Schillebeeck, Küng. On admet que les femmes peuvent et doivent participer à tous les postes décisionnels dans la société civile, tandis que dans l'Eglise on ne leur confie que quelques petites voix aux niveaux paroissial, diocésain (consultatif, non législatif) et nullement aux niveaux national et mondial. Ce que l'Eglise demande pour la société civile, elle le refuse pour sa propre organisation.

GISELE TURCOT: SECRETAIRE GENERALE
DE L'ASSEMBLEE DES EVEQUES DU QUEBEC

Nous apprenions en mars dernier la nomination de Giséle Turcot au poste de secrétaire générale de l'assemblée des évêques du Québec. Cette nomination nous réjouit beau-

coup et nous assurons la nouvelle élue de notre chaleureuse sororité.

Gisèle Turcot est une religieuse de la Congrégation Notre Dame du Bon-Conseil de Montréal. Son expérience de travail en milieu défavorisé et ses solidarités avec les femmes font de la nouvelle secrétaire générale une auditrice privilégiée de milieux qui n'ont pas toujours eu l'occasion de se faire entendre auprès de l'Episcopat. Par leur choix, les évêques reconnaissent la compétence d'une femme qui travaille pour eux depuis 1976 et marquent une certaine ouverture à l'égard du "2^e sexe". En effet ils ont eu l'audace de choisir une personne qui sait se tenir debout et faire preuve de franchise et de tenacité. Ce choix les honore.

Il faut souligner cependant que nous gardons quelques inquiétudes et quelques réserves. Inquiétudes, parce que la nomination isolée d'une femme à un poste important n'est pas une garantie pour toutes les femmes de l'amélioration de leur situation dans l'Eglise. Cette position peut même imposer à la nouvelle élue une certaine réserve à ses propos. Plus on monte dans un appareil hiérarchique, plus il doit être difficile d'affirmer sa radicalité. Pourtant la base nourrit son espoir de l'audacieuse radicalité de l'évangile. Cette nomination est un heureux événement à condition qu'elle ne marginalise pas la désignée des autres femmes.

Réserves parce que l'accession d'une femme à un poste important dans l'Eglise ne saurait faire taire les revendications mises de l'avant depuis plusieurs années et qui vont dans le sens d'un véritable partage des responsabilités et... des pouvoirs dans l'institution ecclésiastique. Tant que les femmes n'auront pas librement accès à tous les postes, qu'elles ne seront pas massivement présentes à tous les paliers de décision, elles ne pourront se déclarer satisfaites.

Encore une fois félicitations à Gisèle Turcot.

Il est fortement souhaitable que de telles nominations se poursuivent dans un proche avenir. Il y a tant de temps à rattraper...

Montréal

Marie-Andrée Roy

LA FEMME ET LA PAUVRETE

Au début de mai, la Fédération des Femmes du Québec (FFQ) tenait son congrès annuel à Mont Gabriel dans les Laurentides, sur le thème de la femme et la pauvreté. A cette occasion, la FFQ a demandé à "L'Autre parole" de diriger un atelier sur la femme et l'Eglise dans son rapport à la pauvreté. Réjeanne Martin et Judith Vaillancourt ont accepté l'invitation.

Dans un premier temps, on a parlé du rôle de l'Eglise dans la formation des attitudes par rapport à l'argent et aux biens matériels. Les participantes se sont rappelé le rôle important qu'a joué l'Eglise, jusqu'à une période récente, dans la fabrication des valeurs et des attitudes par sa présence permanente et massive dans les institutions d'enseignement et les média d'information et/ou de formation: prédication, confessionnal, tournée paroissiale, journaux, revues, et par la censure, la littérature et les activités culturelles.

L'idée de la primauté des biens spirituels sur les biens matériels était bien installée dans l'esprit de tout le monde. Elle menait même à croire que la réussite matérielle pouvait peut-être nuire à la réussite spirituelle! Qui ne se souvient pas de la fameuse sentence "à quoi sert de gagner l'univers si on perd son âme"? Cette

idée était partagée par les hommes et les femmes. Cependant, les valeurs de soumission, de don de soi, de sacrifice, de dévouement, traditionnellement reconnues comme féminines ne sont guère propices au développement des qualités requises pour réussir économiquement dans un système de libre concurrence. Ainsi les femmes étaient-elles doublement conditionnées à la résignation devant la pauvreté.

Toujours est-il qu'ainsi armées les femmes de chez nous, sacrées "REINES DU FOYER" devenaient, par le fait même, "GERANTES DE LA DEPENSE" Gérantes de la dépense sans prises sur ce qui alimentait la cassette familiale: le salaire du mari, sans prises non plus sur les prévisions essentielles à tout bon fonctionnement budgétaire, puisque l'Eglise en n'autorisant pas l'emploi de méthodes contraceptives efficaces, les empêchait de savoir, année après année, sur combien de bouches elles auraient à répartir ces dépenses.

Quel cul-de-sac! et quelles belles occasions de culpabiliser. En effet, si le budget familial n'arrive pas à nourrir, vêtir, loger toute la marmaille ce n'est pas parce que le patron paie mal ses employés, ce n'est pas non plus parce que les enfants sont trop nombreux mais parce que la reine du foyer gérante de la dépense est trop gaspilleuse, dépensière et sans desseins. N'arrête-t-elle pas de coudre, astiquer ou tricoter trop tôt dans la soirée? ou pire, peut-être ne coud-elle même pas?..

Cette analyse des difficultés économiques des familles était si répandue que durant les années de la grande crise de '29, la rumeur publique voulait voir dans le gaspillage des Canadiens français, la cause du cataclysme. Or comme c'était la femme, au Québec, qui gérait la dépense, il est facile de conclure qu'elle était un acteur non négligeable parmi les porteurs de responsabilités. On saura plus tard, que le monde capitaliste était tout simplement aux prises avec une crise structurelle de son système économique.....

Vous me direz que ce que je vous raconte est caricatural! Celles qui seraient intéressées, allez voir dans les journaux et revues du temps: Action catholique, Action nationale, Droit, etc., dans les discours des évêques et des curés, et vous m'en direz quelque chose.

Les femmes aux prises avec le quotidien et ses dures réalités avaient sans doute des vues plus réalistes de leurs situations économiques, mais ce n'était pas elles qui "géraient" le discours officiel, encore moins celui de l'Eglise! et cela n'a guère changé.....

Dans un second temps, on a parlé de la femme et de l'Eglise-institution.

Quand l'Eglise est employeur, elle ne semble pas, du moins dans ses politiques salariales et d'embauche, pratiquer une discrimination sexiste. Cependant, on y trouve trois fois plus d'hommes que de femmes qui occupent des fonctions de directeur au niveau des diocèses canadiens; on sait que la participation des hommes est plus grande que celle des femmes au niveau de presque toutes les commissions consultatives tandis que les femmes occupent presque la plupart des postes en ce qui a trait aux ministères non ordonnés, à y faire du bénévolat. On s'aperçoit aussi que des fonctions en pastorale, exercées par des femmes, sont peu ou pas rémunérées et se situent à la frontière du marché du travail et du bénévolat. Parmi les femmes embauchées par l'Eglise, les religieuses sont en plus grand nombre. Cependant, religieuses et femmes-laiques se retrouvent sur un pied d'égalité quant à leur exclusion des postes décisionnels de l'Eglise elle-même et on va jusqu'à se demander si les ministères particuliers qu'on leur concède actuellement, ne sont pas le résultat de la diminution des prêtres plutôt qu'une reconnaissance véritable des capacités des femmes.

Les communautés de femmes ont endossé le modèle de conduites promu par une Eglise mâle et axée sur le sacri-

fice, le dévouement et la soumission sans le soumettre à une analyse féministe. Ainsi on sera sensible à la question féministe dans la mesure où celle-ci implique des engagements apostoliques de types caritatifs. Or sous la poussée des mouvements féministes, certaines religieuses se sentent en solidarité avec leurs soeurs-laiques et se laissent interpellées par cette analyse dans leur vie communautaire et sur leur terrain de travail, là où elles oeuvrent souvent avec des religieux, dans le cadre ou dans le rayonnement de l'institution ecclésial.

Quelques-unes d'entre elles ont d'ailleurs lancé l'idée intéressante de s'adonner à une petite recherche sur les pratiques différentes des religieux et des religieuses par rapport à la pauvreté. Par exemple, si on s'amuse à faire des statistiques sur: le genre d'études et les lieux de ces études; les genres de voyages et les endroits de loisirs, etc. ce serait sans doute fort amusant. Comme le dit Réjeanne, peu de religieuses se retrouvent sur le terrain de golf et il est plutôt rare, dans les communautés religieuses, de parler de l'Europe ou d'ailleurs pour simplement aller explorer ou réfléchir durant une année sabbatique.

A la fin de cette journée, les participantes ont présenté des recommandations à la Fédération des Femmes du Québec afin que celle-ci les achemine auprès de l'Assemblée des évêques du Québec, soit:

1 - Considérant que diverses catégories de femmes sont, pour l'Eglise, des employées sous-rémunérées, les autorités en place devraient voir à corriger cette situation.

2 - Pour faire changer la situation de silence de l'Eglise sur la question féminine, que les évêques réagissent publiquement aux documents issus des tables rondes tenues à Montréal et à Québec sur la condition féminine à l'occasion de la sortie du rapport Pour les québécoises, égalité et indépendance.

Une troisième proposition, dirigée vers l'Assemblée des supérieurs majeurs des églises diocésaines recommande que les communautés religieuses de femmes investissent davantage en solidarités humaines, financières et autres dans des projets qui faciliteront la promotion des femmes.

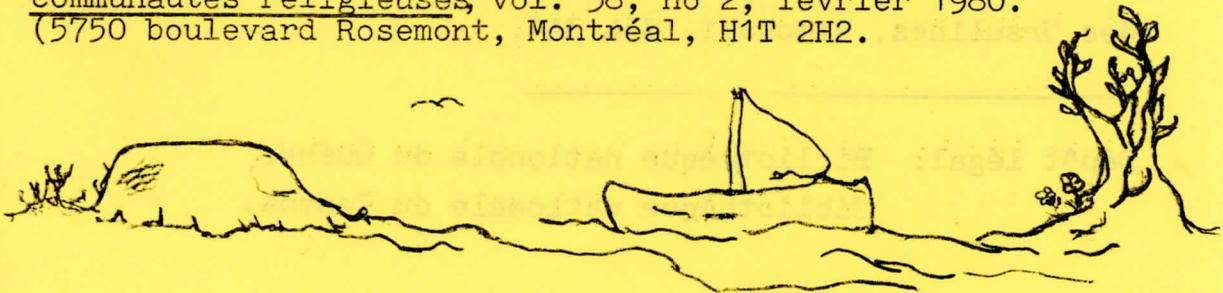
La journée fut agréable, les participantes, la plupart laïques, ont aussi beaucoup aimé leur rencontre et ce sont elles qui me l'ont dit!

Montréal

Judith Dufour Vaillancourt

DES ARTICLES

- Un très important résumé d'un Comité de la Catholic Biblical Association of America sur "les femmes et le ministère sacerdotal: l'évidence dans le Nouveau Testament. Bulletin/CSR (Council for the Study of Religion) Executive Office, Wilfrid Laurier University, Waterloo, Ontario NEL 3C5, vol. II, no. 2 (April 1980), pp. 44-46.
- Union Seminary Quaterly Review (3041 Broadway at Reinhold Niebuhr Place, New York, N.Y. 10027. Feminist Interpretation vol. XXXV, nos 1 and 2 (Fall and Winter 1979-1980 (\$5.00 pour le numéro double.
- Marie-Andrée Roy, "L'exclusion? Mais voyons donc!" Echanges, no 146 (mai-juin 1980), pp. 23-25.
- Monique Dumais "Vie religieuse et féminisme", La vie des communautés religieuses, vol. 38, no 2, février 1980. (5750 boulevard Rosemont, Montréal, H1T 2H2.



SOM-MERE

Avant de se dire..."Bonnes vacances".....	1
De Marie-Madeleine	4
Relation à mon corps et féminisme	6
Du sexisme des femmes	7
Chronique des livres, Concilium no 154	10
Colloque sur la place de la femme dans l'Eglise	15
Du mythe de la déesse-mère au culte de la Vierge Marie dans l'Eglise	17
La double signification de la notion de "service" dans l'Eglise	20
Gisèle Turcot: secrétaire générale de l'Assemblée des Evêques du Québec	21
La femme et la pauvreté	23
Des articles	27

L'AUTRE PAROLE est un feuillet de liaison pour les femmes, chrétiennes et féministes. Le feuillet paraît trois fois par année. Prix de l'abonnement; \$3.00.

Faites parvenir vos commentaires et envoi monétaire à:

L'autre Parole, a/s Monique Dumais, Département des Sciences religieuses, Université du Québec, 300, Ave des Ursulines, Rimouski, G5L 3A1.

Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada.